

Le 1^{er} septembre 1915.

Cher collègue

Je ne peux pas laisser deux semaines ~~sans~~ ^{de passer} vous écrire. Je reçois toutes les semaines le "journal de Pontivy" avec le même plaisir. Je suis avec intérêt tout le mal que vous vous donnez pour soulager de toutes les manières possibles le pauvre soldat. Je vous souhaite un bon succès pour votre ferme patriotique.

Mon cher Gilles, je me demande comment vous arrivez à tenir tête à toutes ces besognes. Je ne puis que vous en féliciter.

Vous me demandez une petite fleur du pays. Je m'empresse de vous rendre ce plaisir. Mais malheureusement comme fleur il n'y en a pas beaucoup; la population civile a été évacuée d'ici, tout est abandonné. Il ne reste plus que quelques méchantes fleurs qui ont résisté à l'hiver et à toutes sortes de mutilations. Dans les champs l'herbe pousse à foison. Il n'y a guère que les arbres qui ont une mine pitoyable, car les balles et les obus les ont décapités pour la plupart. Dernièrement il est tombé en 380 dans un bois à côté qui a, par ses éclats, fauché une dizaine d'arbres de ma taille.

Et ce n'est pas peu dire, tout
continu à être calme. Cependant
je ne crois pas que cela dure
longtemps. Je sens comme de
la poudre dans l'air. Il me
semble que de grands évène-
ments sont à prévoir. Les Boches
sont incapables pour le moment
de pousser une offensive chez
nous, aussi je crois que nous
allons les taquiner un peu.
Toute la troupe attend l'heure
décisive avec calme et je dirai
même, sans crainte de me tromper
avec une entière confiance. Soit
moi l'état sera admirable, ou
bien je me tromperais beaucoup.
Vivons donc tous dans le
même espoir.

Cordialement à vous
Sullemot

J.S.

Rappelez-moi au bon souvenir
de toute votre famille - Bien
le bonjour aux collègues.
J'ose à peine ajouter ces pauvres
fleurs pûtinées par les Roches et
presque cachées par les mau-
vaises herbes.